

Les judéo convers entre diatribes et représentations dans la Venise du XVI^e siècle

Françoise Richer-Rossi
(Université de Paris, ICT, F-75013)

Introduction

Avec l'accession à la fonction impériale de Charles Quint, héritier des Habsbourg et des Rois Catholiques, l'Espagne, dont les possessions s'étendent au-delà de l'Atlantique, conquiert la première place sur l'échiquier international. Plus encore que son père, Philippe II – quoique dépourvu du titre d'empereur du Saint Empire – règne sur des territoires aussi vastes que la courbe du soleil. «La vocation impériale et le messianisme politico-religieux servent désormais de référence absolue.» (François Delpesch XI-XVII). Fer de lance idéologique de l'Église romaine sous Philippe II, l'Espagne focalise l'attention, entre admiration et campagnes de dénigrement.

Vu depuis l'Italie, l'empire espagnol irrite car il aiguise la nostalgie de la puissance révolue de la Rome antique. Cité mythique au passé légendaire, «Ville Monde» selon la formule de Fernand Braudel, Venise, entourée de territoires sous la tutelle espagnole, craint pour son indépendance.

Dans les exemples sur lesquels je vais m'appuyer, Italiens et Espagnols se côtoient, se jaugent, se jugent. Qu'il s'agisse de *Relations* d'ambassadeurs, de biographies, de traductions..., les textes portent l'empreinte de craintes et de ressentiments, réels ou fantasmés.

La représentation du judéo convers, telle qu'elle ressort des écrits vénitiens, s'avère particulièrement intéressante car elle ne naît pas d'un antagonisme binaire entre Vénitiens et judéo convers, mais d'une relation triangulaire dans laquelle interfèrent les Espagnols dans leur ensemble.

Puissant, manipulateur, ambitieux, l'Espagnol est mal vu à Venise. Il fait l'objet d'un dénigrement constant, avec pour principal grief, son hypocrisie religieuse. L'amalgame entre judéo convers et crypto juif sert alors à semer le trouble dans les esprits quand il ne s'agit pas tout simplement de jeter le discrédit sur tout un pays. De fait, les critiques sont de deux types: au mieux, les Espagnols sont qualifiés de descendants de juifs et de musulmans, au pire, ils pratiquent encore en secret la religion de leurs ancêtres. En outre, les Espagnols sont vilipendés pour les réserves qu'ils infligent aux nouveaux convertis: ces derniers, qui ont été obligés d'abandonner leurs pratiques culturelles, continuent de subir vexations et discriminations.

Pour toutes ces raisons, les Espagnols suscitent le mépris des Vénitiens.

Les écrits espagnols publiés dans la Cité des doges offrent une tout autre vision des judéo convers ou *marrani*. Alfonso de Ulloa, par exemple, vénitien d'adoption, se défend face à ces préjugés, riposte à ces attaques; il justifie la politique de la Couronne espagnole, entonne des hymnes à la gloire de l'empereur Charles Quint, défenseur des chrétiens, et de son fils, Philippe II, roi d'Espagne, son digne successeur; il exalte la foi et l'esprit de sacrifice des Espagnols en faveur de la défense et de l'expansion de la religion chrétienne.

1. Le judéo convers vu et représenté par les Vénitiens

Si l'on connaît bien la politique et la diplomatie vénitiennes, notamment la figure de l'ambassadeur humaniste Diego Hurtado de Mendoza qui représenta l'empereur Charles Quint au Concile de Trente, on manque d'études spécifiques sur les relations culturelles entre la Sérénissime et la Couronne espagnole. On ne sait rien de la communauté espagnole de Venise. Selon le témoignage de Francisco Delicado rapporté dans *La lozana andaluza*,¹ les Espagnols

¹ Cet ouvrage a été publié anonymement à Venise en 1528.

n'étaient pas très représentés dans la Cité des doges : «*que no hallé otro español en esta ínclita ciudad.*»

Cependant, une communauté ibérique est bien connue des habitants de Venise: les judéo convers ou marranes. Les travaux de Brian Pullan attestent que de nombreux marranes travaillaient dans la Cité des doges, notamment dans le milieu de l'édition, comme typographes, correcteurs d'épreuves ou relieurs, le métier d'imprimeur leur étant interdit (Pullan 153).

Certains s'établirent à Venise, au ghetto (Lane 403), le quartier réservé aux juifs, pour y revenir au judaïsme, surtout à partir de 1536, quand l'Inquisition fut introduite au Portugal où s'étaient installés les expulsés d'Espagne. Les Italiens, qui les entendent parler espagnol, en concluent que tous ceux qui pratiquent cette langue sont des marranes et ils appellent *marrani* tous les Espagnols, non sans mépris (Richer-Rossi 2018, 76; d'Amico 37-57).²

Par une curieuse relation de cause à effet, les Espagnols, qui discriminent les judéo convers chez eux, se voient à leur tour stigmatisés en Italie pour les mêmes raisons qui président à l'ostracisation des descendants de juifs: leur véritable religion, sujette à caution. Les Italiens considèrent en effet l'Espagne dans son ensemble comme un pays où se mêlent trop de confessions pour que la foi chrétienne ne soit pas pervertie, et ils amalgament volontiers vieux et nouveaux chrétiens.

Pour des raisons qui participent à la fois des différences culturelles et des rivalités politiques – qu'il s'agisse d'Andrea Navagero dans son *Viaggio di Spagna* ou, plus généralement, des ambassadeurs vénitiens en mission en Espagne, dans leurs *Relations* respectives – l'Espagne pâtit des préjugés et des mystifications. Il appert des témoignages italiens, une difficulté à comprendre comment les Espagnols peuvent partir si loin évangéliser des peuples sauvages, alors que les marranes qui débarquent à Venise illustrent avec éclat qu'ils ne sont pas chrétiens. L'Espagne devient alors la cible de toutes les interprétations et représentations.

De fait, tout au long du XVI^e siècle, non seulement l'ambassadeur Andrea Navagero mais l'ensemble de ses confrères envoyés tour à tour en mission auprès de Charles Quint puis de Philippe II, ont consacré plusieurs lignes à cette minorité religieuse, à ses particularités et au traitement des vieux chrétiens à son égard. Dans *Viaggio di Spagna*, lors de son séjour à Grenade, Andrea Navagero cite, sans les nommer, les marranes qui s'y sont installés en nombre :

Quando il Re Catholico conquistò questo regno li concesse, che per quaranta anni non vi entrasse la inquisition. Questi fornirono al tempo che erimo noi in Granata, e il di inanzi che io mi partisse vi entrorno l'Inquisitori. Ilche potria facilmente ruinar quella città, se voranno severamente inquirir [...] percioche con il scudo di questo privilegio, che per quaranta anni non vi fusse inquisition, da ogni parte di Spagna vi son in questo tempo venuti a habitar molti suspetti, per viver sicuri, ma ancho questo serà di danno assai alla bellezza e aumento della città, perche tutti questi fabricavano di belle case, e erano grossissimi mercatanti (Navagero f.26).³

² Alfonso de Ulloa (Venetia 1560, 453) rapporte notamment dans *Vita [...] Imperatore Carlo Quinto [...]* que les Napolitains, «qui ont reçu Charles Quint de retour de Tunis en 1535 avec des manifestations de joie, ajoutent désormais aux 'Vive l'empereur' des 'Mort aux marranes', furieux d'être 'soumis comme des serviteurs et des sujets conquis par la lance'».

³ Quand le Roi Catholique eut conquis ce royaume, il lui accorda que, pendant quarante ans, l'Inquisition n'y entrerait pas. Ce délai vint à échéance quand nous étions à Grenade, et la veille de mon départ les inquisiteurs y entrèrent. Ceci pourrait aisément conduire cette ville à la ruine si les inquisiteurs voulaient enquêter [...] car, protégés par ce privilège de quarante ans sans Inquisition, sont venus habiter à Grenade, de toute l'Espagne, pour

Dans leurs *Relations*, les ambassadeurs de Venise en Espagne soulignent à plusieurs reprises le pouvoir de l'Inquisition et l'épouvante qu'elle suscite, mais aussi sa nécessité, tant la foi chrétienne est mise en péril dans la péninsule Ibérique.

Comme le rappelle Romain Descendre, «le but des *relazioni* est avant tout de présenter un tableau, un portrait de l'État, aussi complet que possible, afin que les sénateurs puissent se le représenter, le connaître au mieux, et ainsi analyser, décider et agir en connaissance de cause en matière de politique internationale» (Descendre). Dans ces comptes rendus formels, priment évidemment les motifs politiques, et tout ce que rapportent les ambassadeurs est préalablement pesé ; chaque mot est choisi afin de séduire et de convaincre l'auditoire, un auditoire conquis d'avance, certes, mais dont il faut flatter les convictions et auprès duquel il convient de se montrer à la hauteur de sa fonction diplomatique. Les *Relations* sont à ne pas confondre avec les dépêches, écrites sous la pression des événements et le coup de l'émotion ; il s'agit de comptes rendus circonstanciés rédigés après les missions: «Le moment de la relation est celui de la synthèse et de l'objectivation, où l'on expose avec distance, dans un large tableau, ce que l'on a vu de près (Descendre).» On est fondé à penser que les ambassadeurs – en plus de leur attachement sincère à leur patrie et à la conscience aiguë de leur devoir – avaient alors à cœur de répondre aux attentes du sénat, des attentes souvent mâtinées de fantasmes. Ainsi voit-on que plus les années passent, plus les ambassadeurs expriment leur amertume ; l'ironie, qui affleurerait parfois, laisse la place à la rancœur. Les territoires de Philippe II dépassent désormais ceux de son père. Exclue de l'ouverture sur l'Atlantique, La République de Venise voit des richesses lui échapper (Giraud, chapitre 14 ; Preto 2009, 112 ; Preto 1987, 246).⁴ Tandis que l'on assiste en Espagne au processus de mythification de la conquête et à celui de l'empereur, à l'étonnement et à l'émerveillement suscités par les découvertes,⁵ tant elles bouleversent les connaissances et les schémas de pensée antiques, croît, en réaction, un sentiment mêlé de jalousie, d'inquiétude et de dénigrement qui s'amplifiera sous le nom de légende noire hispanique et dans lequel entre, pour une part non négligeable, la présence de mauvais ou faux chrétiens en Espagne.

Face aux Espagnols qui se congratulent pour leur courage, leur foi, leur détermination, les Italiens dénoncent incohérences et tromperies. L'ambassadeur Paolo Tiepolo déclare dans sa *Relation* de 1563 que l'on a découvert un grand nombre de juifs à Murcie (Alberi V, 18-19).⁶ Treize ans plus tard, son successeur Lorenzo Priuli rapporte que les judéo convers représentent plus d'un tiers de la population espagnole, et même beaucoup plus (Alberi V, 241-242).⁷ Ainsi, contrairement à ce qu'affirment les Espagnols, les ambassadeurs vénitiens attestent la présence persistante et anormale de juifs en Espagne et la forte représentation de leurs descendants,

y être à l'abri, de nombreuses personnes suspectes ; et ceci sera fort nuisible au développement de la ville car tous ces gens construisaient de belles maisons du fait que c'étaient de gros marchands.

⁴ Venise campe cependant sur ses positions, luttant contre le joug hispanique. Dans son ouvrage, l'économiste Alessandro Giraud revient sur le refus opposé par la Sérénissime à Philippe II qui lui proposait le monopole du poivre. Voir aussi Paolo Preto: “[...] nel 1584, dopo l'annessione del Portogallo, Filippo II offre il commercio in esclusiva di tutto il pepe delle Indie, la Repubblica può permettersi di rifiutare”, “nel timore di legarsi mani e piedi al colosso spagnolo in una situazione di monopolio difficile da mantenere in Oriente e ancor più, nelle fase di distribuzione, in Occidente.”

⁵ «Muy soberano señor: la mayor cosa después de la creación del mundo, sacando la encarnación y muerte del que lo crió, es el descubrimiento de Indias.», proclame Francisco López de Gómara dans sa dédicace à Charles Quint qui ouvre son *Historia general de las Indias*.

⁶ «[...] in Murcia [...] si scoperse una grandissima copia d'ebrei.»

⁷ «un'altra sorte di gente si trova, che dimandano cristiani nuovi, discesi da giudei [...] e questi sono senza numero, e comprendono più della terza parte di Spagna, se ben si dice molto più »

descendants dont ils se font un plaisir d'énumérer les vexations de la part des vieux chrétiens : interdiction d'entrer dans aucun ordre de chevalerie ainsi que d'aspirer à un grade élevé dans plusieurs ordres religieux. Ils portent à la connaissance de leurs auditeurs la présence, dans les églises espagnoles, des *sambenitos* destinés à rappeler la tâche infamante de certaines familles (Alberi V).

2. Le judéo convers vu et représenté par les Espagnols

C'est en lisant une «introduction», qui compte en réalité trente-six pages et qui s'apparente à un vrai précis grammatical intitulé *Esposizione in lingua thoscana di molti vocaboli spagnuoli difficili, che nel presente libro si trovano*, ajouté par Alfonso de Ulloa à l'édition révisée de la traduction espagnole du *Roland furieux* de l'Arioste (Lodovico Ariosto),⁸ que l'on comprend combien le Vénitien d'adoption a souffert de son identité d'Espagnol déraciné. Celui-ci n'a de cesse en effet de clarifier le sens du mot *marrano*. Alors qu'il explique – en italien – les termes espagnols, le plus souvent brièvement, il consacre en revanche vingt-trois lignes à l'entrée *marrano* (Richer-Rossi 2017, 129-140). Dans un travail précédent, j'ai mis en perspective le traitement réservé par Alfonso de Ulloa aux juifs, marranes et morisques dans ses originaux et ses traductions et j'ai analysé ses motivations à travers le prisme du contexte particulier de tensions plus ou moins vives entre la Sérénissime et la Couronne espagnole (Richer-Rossi 2017, 258-274). Je reprends ici sa définition de *marrano* déjà citée:

*Questo abbiamo ditto, accio che s'intenda qualmente la Hispana è netta di questa razza, e se sapia che come s'ha nella man un Giudeo o Marrano, di fatto lo mandano al fuoco, procacciando sempre conservare la religione christiana in quelle candidezza & puritàche il Signore Iddio ci commanda.*⁹

Il ressort de ces lignes combien Alfonso de Ulloa souffre et s'exaspère de l'amalgame opéré par les Italiens entre marranes et vieux chrétiens. Afin de réhabiliter l'image de ses compatriotes, il fait œuvre de pédagogie, accumulant les preuves que les Espagnols, décriés en Italie pour leur hypocrisie religieuse, sont d'excellents chrétiens. Tâche ardue à l'aune des préjugés et des persiflages, ceux des ambassadeurs de la Sérénissime notamment. Le voilà donc défendant l'orthodoxie des siens et justifiant la politique de la couronne espagnole au moyen d'une attaque sévère des juifs, marranes et morisques dont il dénonce l'hypocrisie et les trahisures. Dans tous ses ouvrages – biographies et *Commentaires* –, il clame haut et fort que l'Espagne n'abrite pas de faux chrétiens, mélange paradoxal de Maures, de juifs et de chrétiens. Il veut démontrer qu'elle est au contraire très attachée à la défense de la foi catholique et que Charles Quint a repris dignement le flambeau de ses aïeux, les Rois Catholiques.

Ainsi, dans sa biographie de Charles Quint, défend-il l'Inquisition dans le passage consacré au soulèvement des Napolitains, en 1546, contre l'installation de cette institution chez eux. Il sait que les habitants de la cité parthénopeenne s'opposèrent à deux reprises, en 1533

⁸ La traduction en espagnol est de Jerónimo de Urrea, l'introduction et le lexique italien-espagnol d'Alfonso de Ulloa.

⁹ Nous citons un extrait de la définition du mot marrane figurant dans *Esposizione in lingua thoscana di molti vocaboli spagnuoli difficili, che nel presente libro si trovano* (Brève introduction pour savoir l'espagnol et bien le prononcer, avec des explications en italien de tous les mots difficiles, avec une table générale de toutes les choses notables évoquées dans le livre : « Nous avons expliqué tout ceci afin que l'on comprenne bien que l'Espagne s'est débarrassée de cette race, et que l'on sache que si un juif ou un marrane tombe entre ses mains, il est immédiatement envoyé au bûcher car elle poursuit toujours la préservation de la pureté de la religion chrétienne comme le Seigneur notre Dieu nous l'ordonne. »)

puis en 1539, à l'expulsion des juifs (Lacerenza 2002 ; 2010).¹⁰ La sédition napolitaine, d'une grande violence, a duré quatre mois, jusqu'à l'amnistie générale prononcée en août. Afin de dédouaner les autorités espagnoles et de justifier leur volonté d'instaurer un tribunal de l'Inquisition dans le royaume de Naples, Alfonso de Ulloa consigne de façon très détaillée comment cette juridiction ecclésiastique mène les enquêtes et rend la justice (Ulloa, 447-448 ; Dedieu, 271-277 ; Bennassar, 101-137), et il s'appuie sur des explications circonstanciées propres à rassurer et à convaincre le public italien.

Quant à ses traductions, la fidélité d'Alfonso de Ulloa y fluctue au gré de ses sentiments et de ses intérêts. Ainsi traduit-il à la lettre la *Crónica general de España* de Pedro Antonio Beuter (1546; 1556), tout comme *Historia del descubrimiento y conquista del Perú* d'Agustin de Zarate (1563; 1555), quand ils expriment leur ressentiment envers les convertis – juifs et musulmans –, notamment le second qui distingue les juifs du reste de la population par de supposées différences physiques : «*hanno i visi che paiono Giudei*» (Zarate 1563, 14),¹¹ dit-il des Indiens. Alfonso de Ulloa maintient dans sa fidèle traduction italienne ce jugement franchement raciste puisqu'il caractérise l'Autre par des traits supposément reconnaissables. En revanche, il adopte une attitude tout à fait différente dès lors qu'il traduit l'ouvrage de Vasco Díaz Tanco. Il y ménage au plus haut point, jusqu'à la mystification, les Turcs, voisins de Venise. En particulier, il n'hésite pas à édulcorer le contenu d'un ouvrage intitulé *Palinodia de la nephanda y fiera nación de los Turcos y de su engañoso arte y cruel modo de guerrear y de los imperios reynos y prouincias que han subjectado y poseen con inquieta ferocidad*,¹² qui étrille les Ottomans. Pourquoi ménage-t-il les Ottomans ? Parce qu'à l'occasion de ses échanges commerciaux, la Sérénissime transige souvent avec eux et qu'elle entretient de ce fait de meilleures relations avec les infidèles que les Espagnols.¹³ N'a-t-elle pas signé une paix séparée avec l'empire ottoman juste après Lépante, comme elle l'avait d'ailleurs déjà fait en 1540, après la défaite de Prévéza face à Barberousse (Betrán, 95)?¹⁴ Les Turcs intéressent les Vénitiens au premier chef à plusieurs égards : économiquement, politiquement, diplomatiquement. Alfonso de Ulloa le sait, aussi adopte-t-il un titre plus amène, qui devient sous sa plume : *Libro dell'origine et successione dell'imperio de'Turchi*,¹⁵ il gomme aussi le jugement partial et très négatif de Vasco Díaz Tanco, pour faire place à un récit plus factuel. Il écarte systématiquement de l'original les adjectifs dépréciatifs qui décrivent le sultan Sélim ou Soliman. Le traducteur adopte une attitude stratégique, calculée et inéquitable selon qu'il s'agisse de juifs, de judéo convers ou de Turcs : deux poids, deux mesures en fonction de leur rôle et de leur réseau d'influences respectifs.

Des motifs personnels, un autre Espagnol vivant en Italie, le médecin Juan Valverde de Amusco, en a également et ils se trouvent au cœur du processus d'auto-traduction de son ouvrage, *Historia de la composición del cuerpo humano*, paru à Rome en 1556 puis, trois ans plus tard, à Venise, en traduction italienne. Où qu'ils aillent, le soupçon de judéité poursuit les Espagnols. De fait, il n'y a plus de juifs en Espagne depuis 1492 ; ceux qui sont restés ont accepté le baptême et pourtant leurs descendants ne sont toujours pas considérés comme des

¹⁰ Ceux-ci purent rester moyennant finance. L'édit d'expulsion fut proclamé en mai 1541.

¹¹ «*hanno i visi che paiono Giudei, parlano in gola come i Mori, si danno molto al peccato nefando*» (physiquement on dirait des juifs et ils parlent fièrement comme les Maures, et ils s'adonnent volontiers au péché honteux [de sodomie]).

¹² Palinodie de l'abominable et sauvage nation turque, et de son art trompeur et cruel de faire la guerre. L'ouvrage parut à Orense en 1547.

¹³ Au sujet des relations hispano-ottomanes, voir Alexandra Merle.

¹⁴ « [...] *pero las fuerzas de la liga fueron derrotadas por Barbarroja en Prevensa [...] y la liga se desintegró completamente cuando Venecia, muy preocupada siempre por su comercio y su abastecimiento de trigo en el Mar Negro, firmó una paz por separado con los turcos en 1540.* »

¹⁵ Livre sur les origines et la généalogie de l'empire turc.

chrétiens. Mis au ban de la société, ils sont même parfois violemment réprimés.¹⁶ En Espagne, des médecins d'origine juive sont accusés d'assassinats et d'empoisonnements de chrétiens (Simon, 61-64). Le proverbe cité par Antonio Domínguez Ortiz (1991),¹⁷ « *Sin más razón, tienen al espadero por limpio y al médico por judío* », en dit long sur les préjugés et la discrimination. Juan Valverde de Amusco a-t-il choisi de s'installer en Italie pour son crypto-judaïsme ? Ses origines – le village d'Amusco où vit une importante communauté judéo-converse (l'imposante synagogue sise sur la place du village, à côté de l'église, l'atteste) – et son métier – médecin – le désignent comme descendant de juif. De surcroît, son ouvrage porte sur l'autopsie, une pratique admise en Espagne mais moins développée qu'en Italie. Bon nombre de vieux-chrétiens voyaient d'un mauvais œil la dissection des cadavres et croyaient, à tort, que les juifs l'autorisaient.

En réalité, on ne sait pas grand-chose sur les premières années de la vie de Juan de Valverde de Amusco ni sur son départ d'Espagne. Rien ne prouve que Juan Valverde de Amusco était d'ascendance juive et qu'il a quitté l'Espagne pour cette raison, sur fond de climat conflictuel entre vieux et nouveaux chrétiens. Cependant, Amusco comptait parmi l'une des plus importantes communautés juives de la région de Palencia. De plus, le fait que Juan Valverde de Amusco a étudié à Padoue et qu'il s'est installé ensuite en Italie pour se consacrer à la médecine laissent planer un doute sur ses origines ; en effet, malgré la Pragmatique des Rois Catholiques du 10 septembre 1501, interdisant à cette minorité d'exercer cet office, les praticiens furent encore très souvent des marranes ou judéo-convers qui subissaient l'hostilité du peuple ainsi que la méfiance de l'Inquisition.

Padoue, qui dépendait de Venise, lui offrit la liberté ; les étudiants y venaient de toute l'Europe et n'y souffraient d'aucune ségrégation (Calimani, 226).¹⁸ Riera Palmero (1986) souligne que de nombreux médecins juifs partirent en Italie pendant la première moitié du XVI^e siècle et il cite les exemples de Samuele Safardi et de Jacob Mantino, réfugiés dans les États pontificaux. Le pape espagnol Alexandre VI concéda au premier le privilège de soigner des chrétiens et celui-ci devint, plus tard, le médecin personnel de Jules II. Quant au second, il fut en charge de la santé du pape Paul III. Une information non négligeable, puisque Juan de Valverde de Amusco approcha le souverain pontife en tant que protégé et médecin du cardinal Juan Álvarez de Toledo. Dans sa thèse de médecine intitulée *La idea de hombre en Juan Valverde de Amusco* José Miguel Hernández Mansilla évoque la proximité de Juan Valverde de Amusco avec le pape Paul IV, mais cet ouvrage, très bien documenté tant du point de vue médical qu'historique, n'apporte, de l'aveu même de son auteur (Hernández Mansilla, 83-84),¹⁹ aucune lumière nouvelle sur l'appartenance de Juan de Valverde de Amusco à la communauté converse.

En l'absence de pièces qui pourraient expliquer pour quelles raisons il choisit Venise pour éditer sa traduction en italien, il est permis de supposer qu'elles tiennent aux facilités de diffusion offertes par la Cité des doges, aux liens commerciaux unissant l'éditeur Antonio Martínez de Salamanca à Nicolò Bevilacqua (Hernández Mansilla)²⁰ et sans doute aussi, à

¹⁶ Au début du XVI^e siècle, à Valence, une dure répression s'est abattue sur les *conversos*.

¹⁷ Antonio Domínguez Ortiz cite un *Memorial* de 1600.

¹⁸ L'auteur estime à deux cent cinquante le nombre de juifs inscrits à l'université de Padoue au début du XVI^e siècle et il ajoute que de nombreux autres l'ont fréquentée sans obtenir de diplôme.

¹⁹ « *Apenas existen noticias que nos ayuden a esbozar con precisión la vida de este futuro anatomista. Las más seguras provienen de los pequeños incisos diseminados en su obra anatómica. De su niñez y juventud nada se sabe.* »

²⁰ Selon José Miguel Hernández Mansilla, Antonio Martínez de Salamanca s'était déjà associé aux Giunti de Venise en 1536 (Lucantonio il vecchio, Tommaso et Giovanni Maria) pour la publication du *Breviario reformado* de Francisco de Quiñones.

l'envie de l'auteur de se rapprocher de la communauté juive et converse.

On sait qu'Antonio Martínez de Salamanca éditait beaucoup d'auteurs espagnols, reflétant ainsi la position dominante de ses compatriotes en Italie (Dandeleto; Santarelli). Mais, à la différence de Juan Valverde de Amusco, ces auteurs (Antonio de Guevara, Fernando de Rojas, *etc.*) ne résidaient pas en Italie. Il est donc licite de supposer que Juan Valverde de Amusco, conscient que ses possibles origines et son métier pouvaient nuire à sa réputation, avait tout intérêt à dissiper ainsi les malentendus quant à sa fuite supposée d'Espagne, et à montrer sa fidélité à sa patrie en fournissant à son dédicataire des gages de sa parfaite orthodoxie. Il ressort de la lecture de ses dédicaces combien il s'applique à émailler ses pages de références à l'Espagne et à prouver son attachement à son pays natal ; attachement attesté par son choix d'éditer son ouvrage en castillan, alors qu'il réside à Rome depuis des années et qu'il maîtrise l'italien, comme le prouve son auto-translation.

Les motifs de crainte de Juan de Valverde de Amusco étaient par ailleurs légitimes, même si son protecteur, le cardinal Juan Álvarez de Toledo, confesseur du pape Paul IV, servait fidèlement la couronne espagnole. Il lui fallait se montrer prudent, non seulement eu égard au climat de suspicion qui régnait en Espagne et aux conflits qui opposaient la Couronne espagnole à Paul IV, mais aussi par rapport au pape qui, en 1555, soit un an avant la parution de *Historia de la composición del cuerpo humano*, expropria et persécuta les marranes d'Ancône.

3. Conclusion

Judéo convers, marrane. Si tous les mots ont un sens, certains se révèlent lourds de présupposés. Y avoir recours ne relève alors plus – paradoxalement – de la désignation, à des fins d'identification, mais de la discrimination. Or, à Venise, cette discrimination prend des accents particuliers qui se propagent dans toute l'Italie.

Le marrane, qui renie sa foi pour en épouser une autre – le plus souvent sous la contrainte – vit en Espagne en butte à la suspicion des vieux chrétiens et aux multiples restrictions de ses droits, imposées par les autorités. Quand, depuis le Portugal ou même l'Espagne, il rejoint des cieux plus cléments où règne la tolérance et où il existe même un quartier, le ghetto, où il pourra revenir à la religion de ses aïeux, il devient la preuve vivante, au mieux, de l'incapacité de l'Espagne à évangéliser son propre territoire – elle qui se targue de le faire sur un nouveau continent par la grâce de Dieu –, au pire, de son immense hypocrisie tant les Espagnols sont jalouxés pour leur puissance et leur richesse qui alimentent leurs instincts belliqueux.

De fait, il est difficile d'évoquer les judéo convers ou marranes à Venise sans que ne leur soient immédiatement associés les Espagnols dans leur ensemble. *Marrano* en italien est devenu synonyme d'Espagnol et cette seconde acception n'a rien à envier à la première en termes de discrimination et de mépris.

Obres Cités

- Alberi, Eugenio. *Relazioni degli ambasciatori veneti durante il secolo XVI*. Firenze: Tipografia all'insegna di Clio, 1839-63, 15 tomes.
- Amico, Juan Carlos. "Charles Quint et la Réforme dans les lettres italiennes: du 'prince marrane et luthérien' au chevalier du Christ.", in VV.AA. *Charles Quint face aux réformes. Colloque international organisé par le Centre d'histoire des Réformes et du protestantisme*. Paris: Honoré Champion, 2005. 37-57.
- Ariosto, Lodovico. *Orlando furioso*. Venetia: Gabriele Giolito de Ferrari e fratelli, 1553.
- Bennassar, Bartolomé. *L'Inquisition espagnole XV^e-XIX^e siècles*. Paris: Hachette littérature, 1994.
- Betrán, José Luis. "La llegada de los Austrias al trono. In Ricardo García Cárcel coord. *Historia de España siglos XVI y XVII. La España de los Austrias*. Madrid: Cátedra, 2003. 153-234.
- Beuter, Pedro Antonio. *Primera parte de la Corónica general de España*. Valencia: Ioan de Mey, 1546.
- . *Cronica generale d'Hispanna et del regno di Valenza*. Venetia: Gabriele Giolito de Ferrari e fratelli, 1556.
- Calimani, Riccardo. *Histoire du ghetto de Venise*. Paris: Stock, 1988.
- Dandele, Thomas James. *La Roma española (1500-1700)*. Madrid: Crítica, 2002.
- Dedieu, Jean-Pierre. *L'administration de la foi. L'Inquisition de Tolède XVI^e-XVIII^e siècles*. Madrid: Bibliothèque de la Casa de Velázquez, 1992.
- Delpéch, François. "Introduction." In François Delpéch éd. *L'imaginaire du territoire en Espagne et au Portugal (XVI^e-XVII^e siècles)*. Madrid: Casa de Velázquez, 2008. XI-XVII.
- Descendre, Romain. "Analyse géopolitique et diplomatie au XVI^e siècle. La qualification de l'ennemi dans les *relazioni* des ambassadeurs vénitiens." *Astérion* 5 (2007) [<http://asterion.revues.org/724>]
- Domínguez Ortiz, Antonio. *Los judeoconversos en la España moderna*. Madrid: Editorial Mapfre, 1991.
- Giraud, Alessandro. *Histoires extraordinaires des matières premières*. Paris: Éditions François Bourin, 2017.
- Lacerenza, Giancarlo. "Lo spazio dell'ebreo. Insediamenti e cultura ebraica a Napoli (secoli XV-XVI)." In Laura Barlett cur. *Integrazione ed emarginazione. Circuiti e modelli: Italia e Spagna nei secoli XV-XVIII*. Napoli: CUEN, 2002. 357-427.
- . *Cinquecentenario dell'espulsione degli ebrei dall'Italia meridionale*. Napoli: Università degli studi di Napoli "L'Orientale", 2013.
- Lane, Frédéric. *Venise, une république maritime*. Paris: Flammarion, 1985.
- Mansilla Hernández, Miguel José. *La idea de hombre en Juan Valverde de Amusco*. Tesis Doctoral, Universidad Complutense de Madrid, 2014.
- Merle, Alexandra. *Le miroir ottoman. Une image politique des hommes dans la littérature géographique espagnole et française (XVI^e – XVII^e siècles)*. Paris: PSN, 2003.
- Navagero, Andrea. *Il viaggio fatto in Spagna et in Francia*. Vinegia: Domenico Farri, 1563.
- Preto, Paolo. "Venezia tra la Spagna e i Turchi." In VVAA. *Storia della società italiana*. Milano: Teti, 1987. Vol.10, 231-258.
- . "Venezia, la Spagna, i Turchi." In Giuseppe Di Stefano, Elena Fasano Guarini et Alessandro Martinengo cur. *Italia non spagnola e monarchia spagnola tra '500 e '600. Politica, cultura e letteratura*. Firenze: Olschki, 2009.

- Pullan, Brian. *The Jews of Europe and the Inquisition of Venice 1550-1670*. Oxford-Cambridge: Blackwell, 1983.
- Richer-Rossi, Françoise. "Traité grammaticaux et guides de prononciation. De l'intention didactique aux préoccupations idéologiques des traducteurs espagnols dans la Venise du XVI^e siècle." In Liliane Hilaire-Pérez, Valérie Nègre, Delphine Spicq et Koen Vermeir dir. *Le livre technique avant le XX^e siècle. À l'échelle du monde*, Paris, édition du CNRS, coll. Alpha, (2017): 129-140.
- . "Éviter l'amalgame: vieux chrétiens versus morisques et marranes dans les écrits d'Alfonso de Ulloa (Venise, seconde moitié du XVI^e siècle).", In Rica Amrán et Antonio Cortijo Ocaña eds. *Minorías en la España medieval y moderna (siglos XV al XVII), Minorities in Medieval and Early Modern Spain (15th-17th c.), Vivir en Minorías en España y América (siglos XV al XVIII)*. Santa Bárbara: Publications of eHumanista, Santa Barbara, 2017. 258-274.
- . *Alfonso de Ulloa, historiographe. Discours politiques et traductions*. Paris: Michel Houdiard Éditeur, 2018.
- Riera Palmero, Juan. *Juan Valverde de Amusco y la medicina del Renacimiento*. Valladolid: Universidad de Valladolid, 1986.
- Santarelli, Daniele. *Il papato di Paolo IV nella crisi politico-religiosa del Cinquecento: le relazioni con la Repubblica di Venezia e l'atteggiamento nei confronti di Carlo V e Filippo II*. Roma: Aracne Editrice, 2008.
- Simon, Isidore. "La vie et l'œuvre des médecins juifs d'origine espagnole et portugaise du Moyen Âge à la fin du XVIII^e siècle." *Revue d'histoire de la médecine hébraïque* 139 (1981): 61-64.
- Zárate, Agustín de. *Historia del descubrimiento y conquista del Perú*. Anvers: Martín Nucio, 1555.
- . *Le historie dello scoprimento et conquista del Perù. Nuovamente di lingua castigliana tradotte del S. Alfonso Ulloa*. Venetia: Gabriele Giolito de' Ferrari, 1563.